

- p. 105-106.
7. Texte reproduit dans R. Bogaert, *Texts on bankers, banking and credit in the greek world*, Leyde 1976, p. 25. Ce document a été étudié en détail par G. Mangano, "Fiscalismo monetale nelle città cretesi", *Scritti storico-epigrafici in memoria di Marcello Zambelli*, Macerata 1978, p. 221-240.
8. La forme $\alpha\tau\tau\omicron\tau\epsilon\lambda\upsilon\tau\omega$ est attestée à Syros, cf. *SlG²*, 680, 8 (la ligne 5 a l'infinitif présent $\alpha\tau\tau\omicron\tau\epsilon\lambda\upsilon\tau\epsilon\iota$). On fera remarquer que la forme crétoise est aussi de l'époque hellénistique et non du Ve siècle, comme tous les manuels de dialectologie grecque le répètent (sur quelle base ?).
9. Les préverbes $\epsilon\epsilon\tilde{\iota}$ - (en crétois $\epsilon\kappa\varsigma$ ou $\epsilon\varsigma$) et $\alpha\tau\tau\omicron$ -, très utilisés dans le dialecte, sont d'analyse sémantique difficile. En particulier, les verbes en $\alpha\tau\tau\omicron$ - semblent de simples doublets du verbe simple correspondant.
10. Faut-il restituer cette formule stéréotypée dans Axos 7 l. 6 $[\theta] \epsilon\upsilon\tau\eta\mu\epsilon [- -]$? Rien n'est moins sûr.
11. *IC IV*, p. 185.
12. Pour ces termes ($\pi\iota\alpha\kappa\tau\omicron\pi\epsilon\varsigma$, $\tau\iota\tau\alpha\iota$, $\lambda\omicron\upsilon\lambda\omicron\tau\alpha\varsigma$), on se reportera à Willetts, *Aristocratic Society...*, p. 127-128.

Verbum 11 (1988), 245-260

C. Brinke - A. Panayotou

L'ATTICISATION DE LA MACÉDOINE :

l'une des sources de la koiné

0. La minceur de notre documentation, son attribution par les exégètes à une ethnique unique (celle qui, dès l'époque archaïque, s'assura une position hégémonique au cœur historique de la Macédoine), la faiblesse et souvent le caractère passionné des analyses ne peuvent que donner une idée réductrice de la situation linguistique de la Macédoine antique. Le macédonien était-il un dialecte grec ? une langue apparentée, par exemple, au thrace ou au phrygien ? Le problème est sans doute mal posé, dans la mesure où les faits invoqués par les tenants de l'une ou l'autre thèse risquent de ne pas appartenir à la même langue.

Dans la vaste zone qui va du Pinde et du lac de Lychnidos (actuellement lac d'Ohrid) au Strymon (frontière orientale de la Macédoine jusqu'à Philippe II), la situation linguistique a dû être, jusqu'à l'époque hellénistique, extraordinairement complexe. Aire de passage géographiquement morcelée, en contact avec les mondes grec, illyrien et thrace, avec des frontières linguistiques floues (à cause du nomadisme) et à coup sûr se déplaçant selon les époques (à cause des mouvements de population), la Macédoine ne pouvait, en effet, qu'offrir une image linguistique très composite.

Malheureusement, quand la province émerge épigraphiquement, à la fin du Ve siècle ou au début du IV^e, cette situation est occultée, car les langues indigènes ont été ravalées au rang de véhicule de la seule communication privée et n'accèdent plus à l'écrit (si elles y ont jamais accédé). La langue du pouvoir est l'attique² ou plutôt la koiné.

L'utilisation de ce terme avant Alexandre le Grand pourra surprendre, puisqu'on associe généralement la constitution de la langue commune à l'époque hellénistique. En réalité, la koiné, avec son héritage attique et déjà des développements propres, plonge dans le Ve siècle. L'Athènes classique, impériale et cosmopolite, en fut l'un des creusets ; une région aussi excentrique que la Lycie en fut un autre ; la Macédoine, pour d'autres raisons, en fut un troisième³.

0.1. Les relations de la Macédoine avec le reste du monde grec sont

depuis la fin du VIII^e ou le début du VII^e siècle, les Eubéens s'intéressent à ce qui va devenir la Chalcidique : les Erétriens colonisent (surtout) la Pallène, les Chalcidiens la Sithonie. Vers le milieu du VII^e siècle, les Andriens s'installent sur l'Akté et, un demi-siècle plus tard, les Corinthiens fondent Potidée.

Sur la côte ouest du golfe Thernaïque, Pydna et Méthôné sont données comme colonies grecques⁴. Qu'il s'agisse de colonies authentiques ou de cités macédoniennes émancipées⁵, force est de constater qu'elles échappèrent longtemps au pouvoir macédonien⁶.

Ainsi, apparemment, les Macédoniens n'accédaient directement à la mer que par le port de Dion (sur une côte marécageuse, donc peu propice) et par le fond du golfe Thernaïque, avec Pella et peut-être Ichnai, alors sur le littoral (mais dans une zone d'ensemble, donc peu favorable à l'installation de ports). En fait, ils y accédaient aussi par l'intermédiaire des "colonies", dont ils constituaient d'ailleurs une partie de la population⁷.

Rien, vraisemblablement, n'a donc jamais empêché la Macédoine d'avoir des relations avec les Grecs situés plus au sud, cf., selon la légende, vers le milieu du VIII^e siècle l'arrivée chez les Argéades des trois Héradides fils de Téménos, chassés d'Argos, et, historiquement, au Ve siècle l'accueil des réfugiés de Mycènes et d'Hisistée/Oréos⁸.

Bien qu'arrivée après les Eubéens, Athènes n'en comprit pas moins très tôt l'importance économique (bois pour les navires, or, argent), donc stratégique, de la région, et l'on connaît, au VI^e siècle, les activités de Pisistrate et de son fils Hippias en Anthémonte (Aristote, *Const. Ath.* XV.2 ; Hérodote, V 94.1).

Mais c'est surtout après les Guerres Médiques, avec la montée en puissance d'Athènes, que sa présence se fit plus pressante : siège et prise d'Elion (à l'embouchure du Strymon), en 476/475, par Cimôn (Thucydide, I 98.1) ; un peu plus tard (465), vaine tentative pour installer 10000 colons (Athéniens et alliés) aux Neuf-Routes (Thucydide, I 100.3 et IV 100.2), site de la future Amphipolis, fondée en 436 (Thucydide, IV 100.3) ; appartenance de nombreuses villes de Chalcidique⁹ et d'ailleurs (dont Méthôné)¹⁰ à la Ligue de Délos.

La puissance politique d'Athènes s'accompagne au Ve siècle du rayonnement culturel que l'on sait et, dans ce domaine aussi, les relations entre la Macédoine et Athènes semblent avoir été intenses : Archélaos reçoit Euripide et Agathon¹¹. Cette situation est parfaitement symbolisée par Alexandre I (ca 498-454), proxène, évêrète et ami d'Athènes (Hérodote, VIII 136 et 143).

C'est au cours de ce siècle, pendant la cinquantaine d'années d'hégémonie athénienne, que va se jouer le sort linguistique de la Grèce. L'impérialisme athénien et ses

réussites politiques, économiques et culturelles vont donner à la langue d'Athènes une suprématie définitive, en l'imposant en particulier à la Macédoine, dont l'impérialisme prendra le relais.

Que devient cette langue en Macédoine ? Nous allons essayer de l'entrevoir à partir des seuls documents que les Macédoniens nous aient livrés directement, les légendes monétaires et les inscriptions.

1. Le corpus

Pour les besoins d'un exposé, qui cherchera à montrer l'émergence d'une langue standard, la koiné, avant Alexandre le Grand, nous avons imposé à notre corpus une double limitation : nous ne retiendrons que les documents trouvés en-deçà du Strymon (frontière, répétons-le, de la Macédoine jusqu'à Philippe II)¹² et, sauf exception, assignables, au plus tard, au IV^e siècle, étant entendu que seuls les faits antérieurs à Alexandre seront réellement pertinents.

Ce corpus est composé :

- a) de légendes monétaires, depuis la fin du VI^e siècle ou le début du Ve (monnaies de Lété et Ichnai) ;
 - b) d'inscriptions, à partir de l'extrême fin du Ve siècle.
- On ne tiendra naturellement pas compte de la dédicace à l'Athéna Mégarienne, sur une phiale trouvée dans une tombe de Kozané et assignée à la fin du VI^e siècle ou au début du Ve¹³ : elle est en dialecte de Mégare.
 - On n'utilisera qu'à titre d'appoint les épigrammes.
 - On laissera de côté le papyrus de Dervéni (fin du IV^e siècle, cf. auteurs ? - ZPE 47, 1982, p. 1bis-12bis), commentaire philosophique d'un poème supposé orphique, même si l'on y trouve des formes communes.
 - Devons-nous prendre en compte le $\delta\delta\omega\text{pov}$ gravé sur une bague en or trouvée dans la nécropole de Sindos (Mygdonie) et attribuable aux environs de 480 (SEG 31, 649) ? L'objet risque d'avoir été importé.

- En définitive, le plus ancien document épigraphique à peu près sûrement macédonien pourrait être une séquence PEP/NA , incisée sur un projectile de plomb découvert à Makryyalos, en Piérie (fin du Ve siècle ??)¹⁰. Sans préjuger de l'interprétation du radical, il pourrait s'agir du génitif d'un anthroponyme en $-\alpha\varsigma$, cf. $\Phi\text{A}\lambda\text{TT}\pi\text{T}\bar{\omega}$ (*infra* § 2b) sur des pointes de lances¹⁵.

Par le nombre et la nature des monuments concernés, l'ensemble manque singulièrement de densité.

Nous en étudierons successivement l'écriture et la langue.

2. L'écriture

Sont concernées ici 1) les plus anciennes légendes monétaires, antérieures à l'adoption de l'alphabet ionien-attique ; 2) quelques légendes monétaires et quelques inscriptions utilisant cet alphabet, mais non nécessairement les règles graphémiques post-euclydiennes. Etant donné l'indépendance de l'écriture et de la langue, on ne doit pas s'attendre à trouver là des éléments déterminants pour l'appréciation de la situation linguistique.

a. Frappées avant que n'intervienne l'influence décisive d'Athènes, les plus anciennes monnaies reflètent, quant à l'abécédaire utilisé, la diversité des rapports entre Macédoniens et Grecs :

- Les monnaies d'Ikhnai (entre l'Axios et le Loudias), au début du Ve siècle, utilisent successivement(?) un *khi* occidental (ϣ : < Chalcidique, donc Eubée ? Thessalie ?) et oriental (ϣ, X : Thasos ?) : ΨΝΑΙΟΝ, ΗΝΑΙΟΝ, ΗΝΑΟΝ (dextroverse ou sinistroverse)¹⁶.

- Sur les monnaies d'Alexandre I (ca 498-454), le nom du monarque comporte un *xi* ionien, alors qu'à la même époque Thasos a Ψ, l'Eubée généralement + ou X, la Thessalie + et Athènes Ψ : ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΙϣ ; ce *xi* aurait-il été emprunté à une colonie andrienne de la Chalcidique ?

- Η et Ω sont encore ignorés par les légendes de Lété (500-480) : ΝΕΤΑΙΟΝ¹⁸.

b. A la finale des génitifs singuliers thématiques, on a, sur les monnaies, toujours -Ο jusqu'à Philippe II exclusivement : ΑΛΕΞΑΝΔΡΟ (déjà vu), ΑΡΧΕΛΑΟ (413-399), ΑΕΡΡΟΤΟ (396-392)¹⁹. Dans les inscriptions cette pratique est illustrée par quelques formes : Σώσοō (épirophe, début du IVe siècle, Dion, Piérie ; SEG 25, 705), Φυλαττῶ (sinistroverse et dextroverse, sur des pointes de lances trouvées à Olynthe, époque de Philippe II)²⁰, Ακάυδοō (épirophe d'Argéai, 350-320, Saatsoglou 1984, p. 127-130, n° 13), Δημητρυδοō (épirophe, Pella, IVe siècle ?), SEG 24, 548)²¹.

Les légendes des monnaies de Philippe II, Φυλαττῶν, nous assurent que nous avons là une situation identique à celle de l'attique : Ο note un ancien /o:/, devenu /h/:22.

Certaines de ces formes sont postérieures à l'adoption de l'alphabet ionien-attique et des pratiques posteuclydiennes, cf. e.g. ΟΥ pour noter la même unité dans ΚΧεδοουλο[s] (épirophe d'Argéai, 375-350 ; Saatsoglou 1984, p. 207-209, n° 34). La norme ancienne semble donc avoir mieux résisté dans les morphèmes, ce qui n'a rien de surprenant.

3. La langue

3.0. On appréciera l'appartenance "dialectale" de la langue d'après sa grammaire, c'est-à-dire certes d'après l'inventaire des phonèmes, mais surtout d'après la forme de ses désinences et de ses suffixes²³ : ainsi, pour l'assibilation ou la non-assibilation de // devant //l, les dialectes observent la plus grande régularité dans leurs suffixes, mais non dans leur lexique.

Cette remarque devrait nous empêcher de surestimer les écarts éventuellement observés dans le lexique et l'onomastique personnelle. Encore convient-il de souligner la profonde différence qu'il peut y avoir entre ces deux domaines : les mots du lexique qui apparaissent dans nos documents sont tous des termes de communication étendue, ayant donc besoin, quant à leur forme, du consensus de la communauté ; si l'on y décèle une variation par rapport à l'attique, elle devra être prise en considération. En revanche, les écarts relevés dans les radicaux des noms de personnes (qui constituent l'essentiel de notre matériel) ne sauraient le plus souvent infléchir notre description de la langue : le nom de personne a un référent unique ; il est par excellence un terme de communication restreinte, qui n'a pas besoin (sauf pour sa flexion) du consensus de la communauté, d'où les archaïsmes et les novations qui fourmillent dans l'onomastique²⁴.

L'attique, pour devenir langue commune, a dû pénétrer par le haut de la pyramide sociale, dans les villes, gagner le bas de cette pyramide, et se répandre dans les campagnes, ce qui suppose une maîtrise inégale de la langue selon les individus. Malheureusement, comme bien souvent ailleurs, la nature et la faible densité de notre documentation ne permettent pas d'appréhender cet aspect de la situation linguistique.

3.1. La morphologie

Si nous commençons par l'étude de la morphologie, c'est en raison de sa pertinence (cf. ci-dessus). Mais on sait que le départ entre la morphologie et la phonétique est souvent un peu artificiel. On ne s'étonnera donc pas de retrouver dans le § 3.2 (Phonétique) des traits qui, affectant des morphèmes, auraient pu, dans une certaine mesure, figurer dans le présent développement et qui sont tout aussi révélateurs que ceux examinés ici.

3.1.1. La première déclinaison féminine.

On sait que l'ancien *a:/ s'est confondu en attique avec l'ancien *e:/ sauf après /r, i, e/, cf. κερραλή - ἡμέρα.

a. Dans le lexique, la distribution observée est en tous points conforme à celle de l'attique : τὴν ἐχόμεν[ν] (act. Vassilika, Anthémonte, acte de vente, IVe siècle)²⁵, εἰ(s) στήλην λιθίνην, τὴν εἰκόνα (Dion, décret, ca 300)²⁶ ; γυνῆ, dont le

nominatif appartient à cette flexion (Aigéai, épithètes, 325-300)²⁷; ἀδελαφῆ (Aigéai, épithète, 350-320)²⁸, en face de l'ionien ἀδελαφῆ; δημοσά (Pella, timbre sur tuile, IVe-IIIe s.)²⁹, en face de l'ionien δημοσά...

b. - La finale du nom de Pella suit le même modèle : Πέλλης (Pella, timbre sur tuiles, IVe-IIIe s.)³⁰.

- Il en est de même pour un peu plus de la moitié des anthroponymes (environs 12 cas) : cf. Μελλυγχῆ (Pella, épithète, IVe s.)³¹, Δημη[τ]ρέα (Aigéai, épithète, 350-325)³², Σωτάρρα ou Φλωτάρρα (Pella, épithète, IVe s.)³³. Ceci vaut également pour une forme telle qu' Ἀθήνη (Pella, disque en terre cuite, IVe-IIIe s.)³⁴, qui, bien que d'origine ionienne, ne contrevenait pas à la distribution attique.

- En revanche, une dizaine de noms de personnes s'écartent de ce modèle. Si l'on admet que la langue vernaculaire était un dialecte grec qui avait conservé au */a:/i.-e. son timbre et sa quantité, tous les noms du type concerné ici y avaient une finale en -a: (-A). Leur intégration à l'attique-koïne ne présentait aucune difficulté lorsque ce -a: était précédé de /r, i, e/ puisqu'il y avait alors identité de forme en "macédonien" et en attique : cf. Σωτάρρα et Φλωτάρρα déjà cités, ou encore Βιλάρα (Aigéai, épithète, 350-340)³⁵. Par contre, dans les autres cas, quand il y avait divergence entre les deux parlers, deux solutions étaient possibles : ou alignement sur le modèle attique, cf. Ἀδίστη (Pella, épithète, IIIe s.)³⁶, ou, soutenue par le type attique ἡμέρα/ἀτρία, conservation de la forme originelle, cf. [Φ]λά (Aigéai, épithète, ca 360), Φ[λ]α (ibid., épithète, 2e moitié du IVe s.), Παγκάστα (ibid., épithète, 350-325)³⁷, Εὔρουκα (ibid., dédicace, un peu après 338)³⁸, Βεργκα (ibid., épithète, fin du IVe s.)³⁹... Cette seconde attitude modifiait simplement la répartition attique entre -α et -η : en distribution complémentaire dans le lexique⁴⁰ (cf. ἀδελαφῆ, dans le texte fournissant Παγκάστα), ces deux finales devenaient variantes libres dans l'anthroponymie. C'est là une situation banale dans les zones où la koïne se répand aux dépens d'un dialecte qui a conservé intact le -a: hérité⁴¹.

3.1.2. La première déclinaison masculine.

Cette flexion n'est représentée dans notre corpus que par un ethnique et des anthroponymes.

a. Au singulier, en dehors du génitif, ces mots posent les mêmes problèmes que les féminins précédents :

- Là où (après /r, i, e/) il y a rencontre de la forme macédonienne et de la forme attique, on n'observe naturellement aucun changement : cf. Πασσαύρα (Pella, épithète, IVe s.)⁴², Καλλίρα (Pella, épithète, 350-320 et fin du IVe/début du IIIe s.)⁴³, Γουρίρα et Σίβρα (Kalindoia, Bottiké, dédicace + catalogue, fin du IVe s.)⁴⁴.

- Ailleurs, choix entre deux types d'intégration : ou alignement sur le modèle

distributionnel attique, cf. Ἡρακλέωτης, ethnique⁴⁵ (Pella, épithète, 400-350)⁴⁶, et Ἡρακλεῖωτης (Aigéai, épithète, vers 300)⁴⁷, ou, appuyée par le type Πασσαύρα / Σίβρα ci-dessus, conservation de la forme dialectale : Ἰκκότα, Κερτίμας, Φλωτάς, Τρολέμας, Μύας, Περίκκος (Kalindoia, dédicace + catalogue)⁴⁸. Parce que portés par un personnage prestigieux ou en raison de leur fréquence chez les Macédoniens, certains de ces noms se sont répandus hors de Macédoine avec une finale en -ας, cf. Φλωτάς⁴⁹ ou Ἄμυρας.

Comme pour les féminins, η et α restaient donc vraisemblablement en distribution complémentaire dans le lexique, mais devenaient variantes libres dans l'anthroponymie.

b. On sait qu'au génitif singulier, toutes les formes dialectales remontent à -a:o, sauf celle de l'attique (-ου) qui semble correspondre au transfert à cette flexion de la finale thématique. Dans les inscriptions de Macédoine, on observe deux réflexes :

- Génitif attique en -ου, renvoyant à un nominatif en -ος ou -ης (cf. supra) : ainsi Πασσαύρα (Pella, épithète, IVe s.)⁵⁰, Κλεαυόρου (Aigéai, épithète, fin IVe-début IIIe s.)⁵¹, Εὐκρατίδου (Pella, timbre sur tuile, IVe-IIIe s.)⁵²...

- Au moins aussi souvent, finale en -α, renvoyant naturellement à un nominatif en -ας : cf. peut-être Μεργα (fin du Ve s., voir supra § 1 et n. 14 et 15), Πασσαύρα, Ἄμυρα, Περίκκος (monnaies de la 1ère moitié du IVe s.)⁵³, Σίρα (Aigéai, dédicace, peu après 338)⁵⁴, Καλλία, Τελευτία (Aigéai, épithètes, respectivement 350-325 et ca 325)⁵⁵...

L'origine de cette désinence doit sans doute être recherchée à la fois dans le génitif -ᾶ des péripsonnes en -ᾶς (surtout noms de métiers et anthroponymes) et dans le génitif "dorien" -α du type πολιτάς⁵⁶. La pression de ce dernier, accessoire dans certaines zones, a pu être ici déterminante, si la marque concernée appartenait au dialecte local.

Ce génitif en -α se répand très tôt : - dans le monde grec, même dans le domaine ionien, cf. sur des monnaies de la Ligue Chalcidienne (392-358) ἐπιτὶ Εὐδορίδα⁵⁷... ; - et en dehors du monde grec, cf. sur des monnaies du dynaste thrace Scuthès, monté sur le trône en 424, Σεῦθα⁵⁸, sur le Pilier Inscrit de Xanthos⁵⁹, à l'extrême fin du Ve siècle, Κα[ρ]α (nom, d'origine non grecque, d'un dynaste lycien) ; et dans une région voisine, la Carie, dont la koïne était largement ionienne, Μαντα (Mylasa, décret, 355/54)⁶⁰.

On constate qu'il ne s'agit pas d'une variante basse, puisqu'on la voit apparaître dans des documents officiels, avec le nom de personnages de haut rang.

On voit donc se constituer précocement, dès le Ve siècle, un des traits les plus

originaux de la koiné, qui affectera rapidement presque tous les thèmes (d'abord surtout dans l'anthroponymie) et dont hériteront les dialectes néo-grecs : au singulier, en face d'une flexion féminine à nominatif vocalique et génitif en -*s*, émergence d'un type lexionnel masculin à nominatif en -*s* et génitif vocalique, cf. néo-grec masc. κλέφτης-κλέφτη ou βασιλεύς-βασιλεύς en face de fem. νόσση-νόσσης ou καρδιά-καρδιάς.

Les contacts entre les thèmes étudiés ici et les thèmes en -*e/os*- (type

Σοκράτης) seront examinés plus loin (§ 3.1.4).

3.1.2.1. Une forme échappe à la description précédente :

Dans une épithape de Pella (SEG 24, 548) apparaît le génitif Καλλίκαοί : Καλλίας Δημητηρίῳ / Δημητήριος Καλλίκαο Ἀδελότη Δημητηρίου⁶². La finale -*eo*, ancêtre du génitif "dorien" évoqué précédemment, est partout réduite à -*ā*⁶³, à l'époque de la gravure du mot (fin du IVe / début du IIIe s.)⁶⁴. Il est inutile d'insister sur le caractère composite de la phonétique et de la morphologie de ce texte, où Δημητηρίῳ correspond à un archaïsme graphique⁶⁵ et Καλλίκαο à un archaïsme morphologique (inspiré par la langue épique ?).

3.1.3. Les thématiques.

Jusqu'au début du IVe siècle, dans les quelques documents en notre possession (essentiellement des monnaies), le génitif singulier est en -*o* (supra § 3.1.2.1 a). lui substituée ensuite -*oy*, -*o* pouvant subsister jusqu'à Alexandre (supra § 3.1.2.1 a). La koiné de Macédoine (et d'ailleurs) suit ici encore l'attique avec ses deux graphies, pré- et posteucidiennes, et le triomphe de la seconde.

3.1.4. Les thèmes en -*e/os*-.

Assez peu représentés dans notre corpus, ils suivent, à deux exceptions près (voir *infra*), la flexion attique, du moins si l'on en juge par leur génitif singulier, seul cas attesté en dehors du nominatif : la contraction de *e+o* aboutit à [α:], puis [u:] noté *oy*: cf. Καλλικράτους (Kiros, Pierre, épithape, 350-340)⁶⁶, ἔτους (act. Oléveni, Lyncestide, lettre + dédicace?, époque de Philippe II)⁶⁷, [τῆ] [ο] [υ]ς (Aigéai, épithape, 2e moitié du IVe s.)⁶⁸, Θεωφάνους (*ibid.*, épithape, ca 325)⁶⁹, Μεγακλέους et Μεγαλοκλέους (Pella, épithape, fin du IVe s.; et timbre sur tuile, IVe-IIIe s.)⁷⁰.

Les deux exceptions sont les suivantes :

a. Ἐπιτύδεος, dans une épithape de Modion (Mygdonie?, 1ère moitié du IVe s.)⁷¹ : l'individu, dont cette forme (étrangère à la koiné) est le patronyme, devait venir d'une région grecque voisine, la plus proche étant la Chalcidique.

b. Διονυσογέου, sur une stèle funéraire de Pella (IVe-IIIe s.)⁷²: même dans les parlers où *-*ar*- est resté intact, les masculins de la première déclinaison ont exercé une influence sur les noms et adjectifs en -*ης*⁷³. Cette pression fut particulièrement forte dans

un dialecte comme l'attique où πολιτης rencontrait Σοκράτης, d'où dans les inscriptions d'Athènes apparition, pour le type Σοκράτης, d'accusatifs en -*ην* à partir de la fin du Ve siècle, puis de génitifs en -*ου* depuis environ 350⁷⁴. Διονυσογέου est, dans notre corpus, l'unique attestation d'une flexion qui connaîtra une grande fortune dans la koiné⁷⁵.

3.1.5. Autres thèmes.

Les quelques formes illustrant d'autres thèmes nominaux et susceptibles d'être pertinentes pour l'appréciation de la koiné en cours de élaboration sont conformes aux flexions de l'ionien-attique, cf. Βασιλέως Φιλίππου en Lyncestide (act. Philorina; époque de Philippe II), timbre sur tuiles⁷⁶ et lettre + dédicace(?)⁷⁷, et Ἀλέξανδρου Βασιλέως sur les monnaies d'Alexandre le Grand⁷⁸. On doit vraisemblablement en attribuer l'origine à l'attique, bien que, dans ce contexte, l'ionien ait pu contribuer à l'imposer.

3.1.6. Quelques formes verbales.

On en dira tout autant des rares formes verbales qui peuvent avoir une signification : ἀ[π]έβησαν ou κα[τ]έβησαν (Aigéai, épigramme funéraire, 2e moitié du IVe s.)⁷⁹, ἀναθετένα (Dion, décret, ca 300)⁸⁰. Leurs finales sont attiques, sans qu'on puisse exclure une influence de l'ionien dans leur triomphe.

3.2. La phonétique.

Pour les raisons exprimées supra § 3.0 (degrés dans la pertinence), on séparera ici, quand ce sera nécessaire, le lexique et les désinences de l'onomatistique.

3.2.1. Les faits "neutres".

Pour apprécier les éléments constitutifs de la koiné de Macédoine, un certain nombre de formes sont naturellement inutilisables, cf. ἄρος (Ménéis, Botitéc, borne, milieu du IVe s.)⁸¹ ou Πρῶξιένος Εὐξένου (Aigéai, épithape, ca 325)⁸². L'attique partage, en effet, la disparition du *w* sans allongement compensatoire de la voyelle précédente avec de nombreux dialectes (thessalien, dialectes du N.-O., mégarien, corinthien...); on peut dire seulement que ces formes ne sont ni argiennes occidentales, ni crétoises, ni ioniennes...

3.2.2. Le vocalisme.

3.2.2.1. Lexique et désinences. S'agissant, le plus souvent pour le premier et toujours pour les secondes, d'éléments de communication étendue, on doit s'attendre à y rencontrer le minimum d'écart par rapport à la langue-source, l'attique. Et, de fait, à une exception près (vacός), la phonétique est ici conforme à celle de ce dialecte :

- Le *ar*: hérité ou issu des premiers allongements compensatoires *y* est partout

représenté par Η83, cf. δημό(σ)ς⁸⁴, δημοσία (Pella, IVe-IIIe s.)⁸⁵, timbres sur tuiles, ψήφισμα, στήσαρι (Dion, décret, ca 300)⁸⁶, ἤμε<α>ς (Drosia, Eordée, lettre, IVe s.)⁸⁷... La seule exception nous est fournie par ναοῦ (texte cité n. 86, l. 6) : elle ne surprend pas, puisque dans la koiné c'est la forme non ionienne-attique qui va l'emporter, d'où grec moderne ναός "temple, église" : la Macédoine est sans doute l'une des régions qui ont contribué à son succès.

- Allongements : θανοῦσα (Pella, épigramme funéraire, début du IVe s.)⁸⁸, τερφβελίς (*ibid.*, épigramme funéraire, IVe-IIIe s.)⁸⁹, τοῦς, εἶς (act. Olévéní, Lyncestide, lettre + dédicace?, époque de Philippe II)⁹⁰...

- Contractions : *e + o*, cf. *supra* § 3.1.4 ; *a + e*, cf. ἔἄν (texte cité n. 87) ; *o + o*, cf. la désinence de génitif singulier thématique (*supra* §§ 2b et 3.1.3) et Μαρτοῦς, génitif d'un thème en -ός (Thessalonique?, épithape, IVe-IIIe s.)⁹¹.

- Le radical du nom du "prêtre" à la forme attique : ἱερεῖς (Kalindolia, dédicace + catalogue, fin du IVe s.)⁹².

- Le seul trait évolutif constaté correspond à un changement observé en attique (et ailleurs) : il s'agit de l'élimination du second élément d'une diphongue en *i*, devant voyelle, dans ἩΝΑΟΝ pour -ναίων (légendes monétaires, début du Ve siècle, *supra* § 2) et ἑπὶθηρεν (Pella, mosaïque, IVe-IIIe s.)⁹³ ; explications divergentes chez Lejeune⁹⁴ et Teodorsson⁹⁵.

3.2.2.2. L'onomastique personnelle.

C'est naturellement dans les radicaux anthroponymiques que nous attendons les écarts les plus nombreux :

- Ancien **a* : conservé intact : Ἀρχελάδῶ (monnaies, fin du Ve s.)⁹⁶, Πευκολάδου (Aigéai, épithape, milieu du IVe s.)⁹⁷, Ἀδύμου, Ἀδύμου (*ibid.*, épithape, ca 325)⁹⁸, Ἀδύστη (Pella, épithape, IVe-IIIe s.)⁹⁹...

- Un cas de fermeture de /*oi* : /*o*/ en /*u* : / avec Κάουον (texte cité n. 92, l. 22) : importation de la Thessalie voisine ou manifestation d'une tendance locale à la fermeture des voyelles moyennes ?¹⁰⁰

- Contractions : *e + e*, cf. peut-être Κλησεθήρα (Aigéai, épithape, 325-300)¹⁰¹, mais Κλησετου dans le même texte ; *e + o*, toujours *oy* en finale (cf. *supra* §§ 3.1.4 et 3.2.2.1), peut être représenté par *EY* dans le radical, cf. Θεόδωρος (avec *eo* conservé comme en attique) Θεωφάνους et Θεύριτος Θεωφάνους (Aigéai, épithapes, ca 325)¹⁰².

3.2.3. Le consonantisme.

- Quelques-uns sont fournis par la composante de la situation linguistique macédonienne où l'aspirée *i*-*e* est représentée par une occlusive sonore, cf. Βερεννώ ou Βερενκά (Aigéai, épithapes, ca 340 et fin du IVe s.)¹⁰³.

- ἱκκότας, dans le catalogue qui accompagne le texte cité n. 92, est difficilement identifiable du point de vue linguistique. Équivalent du pangrec ἱπποτάς/ἱπποτήρ, il semble refléter un traitement dialectal rare de **kw*, cf. ἱκκος = ἕππος, attribué à Tarente par l'*E.M.*, et l'anthroponyme ἱκκος attesté à Tarente et Epidauré¹⁰⁴. S'agissant d'un nom de personne, il serait bien imprudent d'affirmer que nous avons affaire ici à un aboutissement macédonien.

- Deux traits évolutifs méritent d'être mentionnés, qui ne remettent pas en cause la thèse de l'atticisation linguistique de la Macédoine : *a*. sur des monnaies de Tragilos (un peu à l'ouest d'Amphipolis, en Bisaltie; Head, p. 217), assignables à la seconde moitié du Ve siècle (alors, la cité n'appartient pas encore à la Macédoine proprement dite), la légende (complète ou abrégée) Τραυλάκων = Τραυλάκων illustre la spirantisation du /*g*/, dont les prémisses, d'abord dans un environnement vocalique, semblent remonter au Ve siècle à Athènes¹⁰⁵. *b*. Ζελευαρχίς (Pella, épithape, IVe s.)¹⁰⁶, si la forme vaut Δελευαρχίς (cf. Δελευαρχος, Bechtel, *HPN*, p. 131), pourrait, à cause du maintien du second /*d*/, refléter une dissimilation (*d* - *d* > *z* / *zd* - *d*), plutôt que la spirantisation de /*d*/.

4. Conclusion

La pénétration de l'attique en Macédoine - personne n'en doutait d'ailleurs - est ancienne et très tôt il semble avoir acquis une situation de quasi-monopole : les formes référant à un autre dialecte sont rarissimes ; les morphèmes, la phonétique des morphèmes, celle des lexèmes sont attiques, bref tout ce qui appartient à une communication fréquente et étendue. Simplement, se répandant aux dépens d'un dialecte qui a conservé son timbre au **a* : cet attique, en devenant langue commune, voit éventuellement se troubler la distribution originelle des finales -*α*(ς) et -*η*(ς) de la première déclinaison : cette "irrégularité" n'intervient cependant que dans l'onomastique, domaine privilégié de la communication restreinte, qui ne requiert pas le consensus de la communauté et supporte les anomalies.

Mais la koiné n'est pas seulement un héritage. C'est une langue qui a sa propre vie, qui crée ses propres formations. Ainsi l'on a entrevu, à propos des masculins en -*ος*, l'apparition précoce d'un type flexionnel qui connaîtra une grande fortune, avec génitif singulier obtenu à partir du nominatif amputé de son -*ο*. Ailleurs (peut-être aussi

exemple, cf., en Lyce, dans des inscriptions bi- ou trilingues, les génitifs Κραταφω(σ) (s'il ne s'agit pas d'un nominatif assignatique)¹⁰⁷ ou Εκκατομω¹⁰⁸, en Carie, dans une langue encore fortement ionisée, les génitifs Πελδεμω, Εκκατομω, Συσκω, et le datif Εκκατομω, en face du nominatif Εκκατομω¹⁰⁹.

Il paraît donc évident qu'on n'a plus le droit d'associer l'émergence de la koiné à la période hellénistique. Elle se constitue, en effet, bien plus tôt, dès le Ve siècle, dans l'Athènes cosmopolite d'alors et dans certaines régions comme la Macédoine. Les études à venir, malgré les faiblesses de notre documentation et nos difficultés à l'exploiter, devaient confirmer cette affirmation.

Le grec vernaculaire des Macédoniens (ou, originellement, d'une partie d'entre eux)¹¹⁰ ne modifie pas la structure de l'attique. Il ne laisse guère de traces que dans l'onomastique, qui, nous venons de le rappeler, tolère, par essence, l'anomalie : radicaux propres au terroir et/ou à phonétique non attique. Soulignons à nouveau que ces écarts ne modifient absolument pas l'inventaire attique des phonèmes et ne perturbent que modérément leur distribution, augmentant ou réduisant éventuellement leur fréquence (cas de /a:/ et de /ε:/). La situation peut alors être symbolisée par tel texte déjà cité où Παγκύκτοα (avec -a-) est qualifiée d'ἀδελφὴ (avec -ε-) ou par Θεοφάδουος qui, pour e+o, présente un aboutissement attique quand la grammaire est impliquée, mais non attique dans le radical.

La fréquence de ces anomalies, au IVe siècle encore, paraît corroborer l'opinion des Anciens, selon lesquels le "macédonien" était encore vivant au temps d'Alexandre le Grand. En revanche, le parler qui a fourni Βεργύκα = Βεργύκα/-η semble bien s'être éteint : étant donné que les aspirées i.-e. y avaient abouti à des sonores, qu'à la différence du grec il ne possédait donc pas d'aspirées, et que les locuteurs, quand ils parlaient le grec, ne pouvaient qu'assimiler les aspirées de ce dernier à leurs occlusives sourdes, s'il avait été encore vivant au IVe siècle, nous devrions rencontrer dans notre corpus des échanges entre signe de la sourde et signe de l'aspirée (T-Θ, Π-Φ, K-X)¹¹¹ ; or, nous n'en avons aucun exemple.

Université de Nancy II

B.P. 33-97

F-54015 NANCY Cedex

Claude BRIXHE

Anna PANAYOTOU

NOTES

1. Si l'on excepte les légendes monétaires, qui commencent avec la fin du VIe ou le début du Ve siècle, voir *infra* §§ 1 et 2.
2. Si le "macédonien" (en l'occurrence peut-être le dialecte d'une partie des Macédoniens, au sens politique du terme) est encore familier à ce Bolton, général d'origine modeste mentionné par Quinte-Curce (VI 11.1), il est possible que Philotas ne le comprenne plus (*ibid.* et VI 11.4) ; en tout cas, Alexandre parlait normalement la koiné n'utilisant le macédonien que dans des circonstances exceptionnelles (Plutarque, *Alexandre*, 51.6).
3. Cette énumération n'a pas la prétention d'être exhaustive : elle est liée à l'état d'avancement de nos recherches.
4. D'Étrurie pour la seconde, de métropole inconnue pour la première.
5. Ainsi U. Kahrsstedt, *Hermes* 81, 1953, p. 85-111 (notamment p. 91) ; cf. Goukowsky 1978, p. 233, n. 41.
6. Pydna est, avec des éclipses, macédonienne depuis au moins 465 (Thucydide, I 137.1 ; cf. A. W. Gomme, *A Historical Commentary on Thucydides* I, Oxford 1945, p. 397).
7. Méthone resta sans doute dans l'orbite athénienne jusqu'assez tard dans le Ve siècle.
8. Cf., pour la Chalcidique voisine, les réflexions de Thucydide (IV 109.4) sur le cosmopolitisme de la population des cités de l'Akté (colonies andriennes ou autres).
9. Voir P. Goukowsky 1978, p. 10, et 234, n. 42.
9. *ATL* I (1939), D 3 - D 6, cf. IV (1953), p. 133-137.
10. Cf. *ATL* IV (1953), p. 133-137.
11. Elien, *Variæ historiae* (édit. R. Hercher, Paris 1858) XIII 4 et II 21.
12. Dans cet espace et pour des raisons linguistiques évidentes, on laissera en dehors du champ la Chalcidique et la Botticé ; la seule exception consistera en un laisser (dédicace + catalogue) de Kalindoia, qui concerne des Macédoniens et émane des autorités macédoniennes (v. Vokotopoulou 1983).
13. M. Guarducci, *Epigraphia graeca* I, Rome 1967, p. 310-311, n° 1.
14. Il a été trouvé dans un remblai avec un skyphos de cette époque, Aik. Despini, *Arch. Delt.* 31 1976 [1984], *Chron.*, p. 249-250. M. Sève (*Bull. Epigr.* 1987, n° 124) attribue à une tombe du IIe siècle a. C. : sur quels critères ?
15. Autre hypothèse, mais peu convaincante, chez D. M. Robinson, *Excavations at Olynthus* X, Baltimore 1941, p. 429 : génitif pluriel abrégé de l'ethnique de Mékyberna (près d'Olynthe) ou nominatif abrégé du nom de cette ville.
16. Cf. Head 1911, p. 199, et Hammond 1983, p. 245 ; analyse de l'écriture chez Jeffery 1961, p. 364 (v. encore p. 370, n° 23).
17. Head 1911, p. 219 ; Jeffery 1961, p. 364 et 370, n° 27.
18. Head 1911, p. 197-198 ; Jeffery 1961, p. 364 et 370, n° 25 ; cf. encore *Ἀετάρων* (monnaies du temps d'Amynias III, 1er quart du IVe s., v. U. Kahrsstedt, article cité n. 5, p. 92), mais *Ἀητάρων* sur une stèle funéraire de Pella (IVe-IIIe s., *SEG* 24, 544).
19. Head 1911, p. 220-221. Hammond 1983 (p. 255 et fig. 16.24) signale un *ΗΡΑΚΛΕΙΔΟ*, nom d'un magistrat monétaire, sur une monnaie du temps de Philippe II ; mais la forme est suspecte : on lit, en effet, *ΗΡΑΚΛΕΙΔ* avec Δ au bord de la pièce ; le coin a pu être mal centré et une partie de la légende est susceptible d'avoir disparu à la frappe : d'où *Ἡρακλῆιδ[ou]* ?
20. A. H. Smith, *JDAI*, AA 28 (1913), p. 464 ; D. M. Robinson, *TAPhA* 62, 1931, p. 55, et 65, 1934, p. 136.
21. Le texte se présente ainsi : Καλλίκαρ Δημητρίω / Δημητρίω Καλλίκαρ / Ὀδίστη Δημητρίω. La ligne 1 est d'une autre main que les deux autres (contemporaines). Le

- généralisations après (fin du IV^e ou 1^{er} quart du III^e s.) pour les lignes 2-3 ? Le style de l'écriture ne s'oppose pas à une telle appréciation. Nous reviendrons sur ce texte *infra*, § 3.1.2.1.
22. Plus précocement qu'on ne le croit généralement.
23. La pauvreté du matériel nous interdit toute considération sur la syntaxe.
24. Cf. Cl. Brixhe, *Verbum* 10, 1987, p. 278. Sur les notions de "termes à communication fréquente et étendue" et de "termes de communication restreinte", voir V. de Colom-bel, *Cahiers du LACTIO* 1, 1986, p. 42.
25. Ch. Makaronas, *Makedonika* 2, 1941-1952, *Chron.*, p. 621, n° 45.
26. SEG 27, 279b.
27. Saatsoglou 1984, p. 135-138, n° 15, et 233-235, n° 57.
28. Saatsoglou 1984, p. 192-194, n° 26.
29. Ch. Makaronas, *Arch. Dell.* 16, 1960, p. 82.
30. SEG 19, 437a.
31. D. Diamantourou, *Pella* I, Athènes 1971, p. 138, n° 206.
32. Saatsoglou 1984, p. 55-64, n° 4.
33. J.M.R. Cornack, *Arch. f. Papyrusforschung* 22, 1973, p. 203-204, n° 1.
34. SEG 24, 555.
35. Saatsoglou 1984, p. 144-145, n° 17.
36. SEG 24, 548.
37. Saatsoglou 1984, p. 231-232, n° 55 ; p. 219-220, n° 43 ; p. 192-194, n° 26.
38. SEG 33, 556.
39. Saatsoglou 1984, p. 213-214, n° 38.
40. Et sans doute, du moins au niveau supérieur de la langue, dans les termes de communication étendue que sont toponymes et ethniques, cf. le ΓΕΛΛΥΣ cité plus haut.
41. Cf., pour la Macédoine, A. Panayotou, *Ancient Macedonia*, IV Intern. Symposium, Salonique 1983 [1986], p. 420 sqq.
42. Texte cité n. 33.
43. SEG 24, 548 : texte discuté *supra* n. 21.
44. Vokotopoulou 1983, l. 30 et 10.
45. Voir *supra*, n. 40.
46. SEG 27, 299.
47. Saatsoglou 1984, p. 103-107, n° 8.
48. Document cité n. 44, l. 13, 23, 24, 25, 26, 32.
49. Cf., à propos d'un exemple "lycien", Cl. Brixhe, R. Hodot, *L'Asie Mineure du Nord au Sud* (= *Études d'Archéologie Classique* VI), Nancy 1988, p. 16-17.
50. Texte cité n. 33 : ce génitif y figure deux fois.
51. Saatsoglou 1984, p. 146-147, n° 18.
52. Ch. Makaronas, *Arch. Dell.* 16, 1960, p. 82. A propos de nos doutes concernant la présence d'Ἡρακλέους sur une monnaie du temps de Philippe II, voir *supra* n. 19.
53. Head 1911, p. 221-222.
54. SEG 33, 556.
55. Saatsoglou 1984, p. 55-64, n° 4, et 148-151, n° 19.
56. Voir Brixhe 1987, p. 71.
57. Head 1911, p. 209.
58. Head 1911, p. 282.
59. TAM I, 44, cf. J. Bousquet, *CRAT* 1975, p. 139, l. 12.
60. Blümel 1987, p. 5, n° 3, l. 6, 12 et 13.
61. Les éditeurs donnent ΚΑΛΛΙΣ : mais ce qu'ils ont pris pour une feuille de lierre au début de la ligne 3 est vraisemblablement un *omicron*, plus petit que les autres lettres, comme à la ligne précédente et à la fin de la ligne 3 (lecture d'A. Panayotou).
62. Nous pourrions avoir là trois généralisations : père, fils et petite-fille.
63. Sauf dans les dialectes (arcaïdien, chypriote et pamplylien) où le second élément, en se fermant, s'est diphtongué avec *a* : qui s'est abrégé, d'ou -*au*.
64. Voir discussion *supra*, n. 21.
65. Même si la ligne 1 a été gravée avant les deux autres (v. *supra* n. 21).
66. G. Kokkorou-Alevras, *The Search of Alexander*, Catalogue d'une exposition itinérante (USA), 1980, p. 127, n° 50 (photo p. 126).
67. F. Papazoglou, *Ziv. Ant.* 20, 1970, p. 99-113, l. 11.
68. Saatsoglou 1984, p. 108-111, n° 9.
69. Saatsoglou 1984, p. 203-207, n° 32-33 ; notions le contraste, dans la résolution du groupe *eo*, entre le radical et la finale, qui seule concerne réellement la grammaire.
70. M. Demitras, Ἡρακλέους, Athènes 1896 (réimpr. Chicago 1980), p. 106, n° 129 ; Ch. Makaronas, *Arch. Dell.* 16, 1960, p. 82, fig. 72 b.
71. SEG 31, 643.
72. SEG 30, 582.
73. P. Chantraine, *Morphologie historique du grec*², Paris 1961, p. 70.
74. K. Meisethans, *Grammatik der attischen Inschriften*, 3e édit. par E. Schwyzler, Berlin 1900, p. 135-136.
75. Cf. Brixhe 1987, p. 68.
76. Rizakis - Touratsoglou 1985, n° 174, pl. 68.
77. Texte cité n. 67, l. 14-15.
78. Head 1911, p. 226.
79. Saatsoglou 1984, p. 165-169, n° 22.
80. SEG 27, 279b, l. 5-6.
81. H. Catling, *Arch. Rep.* 1985-1986, p. 63.
82. Saatsoglou 1984, p. 148-151, n° 19.
83. Il conserverait probablement son timbre après /r, i, e/, mais ce contexte n'est pas attesté dans notre corpus pour un radical.
84. J. et L. Robert, *Bull. Epigr.* 1964, 247.
85. Ch. Makaronas, *Arch. Dell.* 16, 1960, p. 82.
86. Texte cité *supra* n. 80, l. 3-4 et 7.
87. Rizakis - Touratsoglou 1985, n° 86, pl. 29.
88. SEG 30, 579.
89. SEG 24, 541.
90. Texte cité n. 67, l. 6 et 8.
91. *IG X 2.1*, 677.
92. Vokotopoulou 1983, l. 4.
93. SEG 24, 558a.
94. 1972, p. 246-247.
95. 1974, p. 96, 108-110, 197 et 202-204.
96. Head 1911, p. 220-221.
97. Saatsoglou 1984, p. 131-134, n° 14.
98. Saatsoglou 1984, p. 152-159, n° 20.
99. SEG 24, 548 : pour la datation, voir *supra*, n. 21.
100. L'étude de l'ensemble du corpus macédonien ultérieur devrait permettre de répondre à la question.
101. Saatsoglou 1984, p. 233-235, n° 57. Nous disons "peu-être" parce que ΚΑΝ- pourrait procéder non de *Klew- (Bechtel, *HPN*, p. 250-251), mais de *KleH-, radical de κελέω (suggestion de P. Chantraine, *DEIG*, s.v. κελέω).
102. Saatsoglou 1984, p. 203-207, n° 32-33.
103. Saatsoglou 1984, p. 99-102, n° 7, et 213-214, n° 38.
104. Cf. e.g. Lejeune 1972, p. 83, n.1, et P. Chantraine, *DEIG*, s.v. ἔττος.
105. Cf. le témoignage de Platon le Comique (fin du Ve, début du IV^e s.), qui présente comme barbare ἄλλοι pour ἄλλοι : pour faire rire, la forme devait être courante à son époque dans certaines couches sociales ; voir encore Lejeune 1972, p. 56, et surtout Teodorsson 1974, p. 137 et 225.
106. SEG 24, 543.

107. TAM I, 32, fin du Ve siècle.
 108. Dans la partie grecque de la déia célèbre trilingue de Xanthos (milieu du IVe s.), H. Metzger, *Xanthos* VI, Paris 1979, p. 32, l. 2.
 109. Blümel 1987, n° 1, l. 8, n° 2, l. 4 et 6, n° 6-7, n° 8, l. 7 (2e quart du IVe s.).
 110. Il est fort probable que l'extension du pouvoir macédonien s'est accompagnée, en Macédoine même, d'une certaine unification linguistique avec propagation du dialecte dans les zones conquises, au moins jusqu'au Ve siècle (ensuite, c'est l'attique qui sera véhiculé).
 111. Cf. la langue du Scythe des *Thesmothories* d'Aristophane, ou encore le grec de la Phrygie et de certaines zones adjacentes (v. Brixhe 1987, p. 110 sqq. et 157).

BIBLIOGRAPHIE

- BLUMEL 1987 : W. Blümel, *Die Inschriften von Mylasa I*, Bonn.
 BRIXHE 1987 : Cl. Brixhe, *Essai sur le grec anatolien au début de notre ère* 2, Nancy.
 GOUKOWSKY 1978 : P. Goukowsky, *Essai sur les origines du mythe d'Alexandre* (336-270 av. J.-C.) I, Nancy.
 HAMMOND 1983 : N.G.L. Hammond, *Ancient Greek Art and Iconography*, éd. par W.G. Moon, The Univ. of Wisconsin Press.
 HEAD 1911 : B.V. Head, *Historia numorum*, Oxford.
 JEFFERY 1961 : L.H. Jeffery, *The Local Scripts of Archaic Greece*, Oxford.
 LEJEUNE 1972 : M. Lejeune, *Phonétique historique du mycénien et du grec ancien*, Paris.
 RIZAKIS - TOURATSOGIOU 1985 : Th. Rizakis, J. Touratsoglou, *Ἐπιγραφές Ἐνωσ. Μακεδονίας*, Athènes.
 SAATSOGIOU 1984 : Chr. Saatsoglou, *Τὰ ἐπιγράμματα μνημεῖα ἀπὸ τῆς Μεγάλης Τούρας τῆς Βεργίας*, these (hors commerce), Salonique.
 TEODORSSON 1974 : Sv.-T. Teodorsson, *The Phonemic System of the Attic Dialect*, 400-340 B.C., Göteborg - Lund.
 VOKOTPOULOU 1983 : I. Vokotopoulou, *Anc. Mac.* IV [1986], p. 87-114.